



ABC du parapluie

Gérard Gromer
18 juin 2011

« Madame K. lui demande ce que signifie ce dessin. Richard refuse de répondre. Les quatre avions anglais représentent peut-être sa famille, lui dit-elle. »

Mélanie Klein, *Psychanalyse d'un enfant*.

Avec son étoffe circulaire, son manche, les minces tiges flexibles de son armature, le parapluie, comme l'indique son nom, protège de la pluie. Vous l'avez acheté, trouvé, il paraissait abandonné, il est à vous, vous le portez avec vous, vous l'adoptez, il vous obéit, vous le pliez, dépliez et c'est vous qu'il couvre. Vous seul ? Pas toujours. Il est doux, parfois, de se protéger à deux sous la toile tendue le temps d'une ondée, et de partager, comme dit la chanson, « un petit coin de paradis ».

Sous une pluie pénétrante mais régulière, quelle que soit la quantité d'eau, vous tenez votre parapluie ouvert en direction du ciel, parallèlement à la station droite qui caractérise la plupart des humains dans la force de l'âge. Mais si d'autres éléments, de forts courants d'air par exemple, viennent se mêler aux précipitations, vous êtes forcé d'incliner votre parapluie vers l'avant, et de vous abriter derrière, en avançant contre le vent, contre une masse d'air dont vous éprouvez physiquement le volume et dans laquelle vous essayez, coûte que coûte, de vous enfoncer de biais.

Ce n'est pas parce que vous êtes dans une zone de turbulence que vous perdez pied. Il se peut que le vent tourne, que de nouvelles lignes de force entrent en jeu.

Ce n'était pas prévu mais ce n'est pas une surprise si votre parapluie est secoué au point qu'il manque de vous échapper des mains. Et vous ne l'empêcherez pas de se retourner, vous n'éviterez pas non plus, si vous êtes vraiment pris dans une tempête, que l'air s'engouffre sous vos habits, les gonfle, saisisse votre nuque, et souffle dans vos cheveux en les mettant raides sur votre crâne dans le sens du vent. Essayez alors de passer le film à l'envers, de remonter quelques secondes en arrière et arrêtez-vous sur le parapluie retourné et sur la tête aux cheveux dressés. Vous obtenez l'image d'une chute. Une œuvre ne parle que de cela, de cette chute immobile : *Eraserhead*, le premier film de David Lynch. Dans *Eraserhead*, tout tombe. En même temps la chute est secrètement contestée. Tout tombe, et vous avec, mais tout monte aussi, ça se retourne, vous êtes aspiré par le haut ! Mais... tournons la page.

Qu'un parapluie pris dans une tourmente se retourne, c'est banal. Mais qu'on le détourne, on n'y pense pas forcément. Il est vrai qu'en l'ouvrant, en le fermant rythmiquement – systole, diastole –, il parle, vous pouvez vous en servir comme d'un sémaphore, faire signe, envoyer un signal. Autre détournement : le parapluie qu'on pose, ouvert, retourné, par terre, le manche vers le haut. Vous le remplissez de marchandises, de cravates par exemple. Quand le guetteur qui vous accompagne signale l'arrivée de la police, vous le refermez, ni vu ni connu, votre déballage est remballé et emporté. Pierre Merle a même vu des joueurs de bonneteau disposer leur table de jeu au fond d'un parapluie retourné et prêt à être plié ! Mais il y a plus troublant : on se souvient des étranges péripéties, révélées un soir de JT, dont Londres était le théâtre. L'opération, qui relevait du crime d'État, consistait à piquer en douce un adversaire politique et à le liquider. Le vecteur imaginé par les services secrets était un parapluie préparé, auquel était incorporée une seringue destinée à l'injection du poison mortel, peut-être du curare.

Il ne vous a pas échappé que le parapluie, entre certaines mains, était mis en avant comme un marqueur social. Il en existe d'élégants, en soie fine, d'excellente finition, ou bien d'autoritaires et de solides. D'autres, du second rayon, sans autre identité que leur valeur d'usage. D'autres encore, parapluies-miniatures fabriqués en masse, *made in China*, qui ne passent pas l'épreuve du vent, se tordent, se déchirent et

vous laissent, écœuré, avec une carcasse et un problème : comment s'en débarrasser. Maupassant, dans une nouvelle, *Le Parapluie*, affirme que, dès les débuts des Grands Magasins, de tels articles étaient « jetés par millions dans Paris ».

La pratique du parapluie n'est jamais innocente. Eisenstein a réussi à en faire un attribut de classe qui a marqué les esprits à jamais. Dans *Le Cuirassé Potemkine*, il filme une bourgeoisie qui mate une révolte à coups de parapluie. Francis Bacon peint et met en scène un banquier au tempérament de tueur, qui trône, congestionné et repus, au centre d'une boucherie, à l'abri d'un gros parapluie confortable, sous une pluie de sang qui tombe de la viande rutilante d'un bœuf équarri accroché au plafond. Et que dire des parapluies d'hôtel, surdimensionnés, confiés à des types en livrée, prévus pour accompagner jusqu'au taxi, en cas de pluie, les richissimes clients du Palace.

Et les parapluies-nains, Tom Pouce ou *knirps* ? Je ne sais quand leur apparition est attestée mais ils profitent de la faveur du public qui les trouve mignons, ingénieux, joliment miniaturisés. Evidemment, comme ils sont comprimés et maintenus sous pression par des ressorts, ils explosent parfois quand on les ouvre. Leurs points faibles sont passablement nombreux. Ils ont les articulations fragiles, ce qui limite leur durée de vie.

Qui n'a pas oublié un jour, dans une salle d'attente, un bus, au restaurant, son parapluie ? Mais il est des individus dont c'est la pathologie de le perdre, quelle que soit la mesure prise. D'autres, inversement, ne s'en séparent jamais. Il s'agit souvent de personnes sous influence des cycles des saisons et de la poésie des almanachs. A la moindre alerte ils sortent leur parapluie et arpentent les rues en se protégeant de précipitations imaginaires. Il m'arrive, quand je les vois, de tendre le dos de la main et d'interroger le ciel : mais non ! Ces gens-là, même sous des arcades, des préaux, trouvent le moyen de ne pas fermer leur parapluie.

Vous avez suivi la météo et pris le parapluie. Malheureusement les prévisions pour une fois sont erronées, votre parapluie vous encombre. Vous reviennent en mémoire quelques surnoms familiers, affectueux, un peu vieilliss : « pépin », « pébroc », « riflard ». Riflard était le nom d'un personnage d'une pièce à succès. Il arrivait sur scène équipé d'un énorme parapluie. La salle, paraît-il, était croulée de rire. Mais a-t-il développé l'usage comique du parapluie, comme ces artistes qui en jouent et l'accrochent à la jambe, au cou, à l'épaule du premier venu ? J'en doute.

Le parapluie a souvent été dans les plans des cinéastes. Les films qui s'ouvrent sur un enterrement dans le décor d'un cimetière sous la pluie sont nombreux. Vous mettez un prêtre, deux enfants de chœur et leurs accessoires, une veuve et, droits, raides, immobiles, en cercle autour d'un trou, une poignée d'individus endimanchés, une demi douzaine, et vous avez à l'image, pendant que le cercueil disparaît sous une pelletée de terre et quelques roses, la présence sévère des parapluies, intermédiaires entre ici-bas et au-delà, gardiens du sens qui sépare dans les larmes les morts et les vivants.

Hitchcock a eu l'idée de filmer les parapluies d'en haut. Il les a voulus nombreux, en noir et blanc, sous des trombes d'eau, comme des cercles dans une nuit d'encre. Il les a fait bouger, flotter, respirer à l'unisson d'une foule aimantée par la proximité du très vertigineux et spectaculaire bâtiment des Nations Unies. Comment expliquer que l'effet obtenu par le maître du compte à rebours soit à ce point sidérant ? Il se peut que le parapluie, qui devient, quand il pleut, cette pièce circulaire, tendue au-dessus des crânes, se fasse soudain faire-valoir de la verticalité humaine, et que cet objet étrangement familier, conçu pour couvrir et protéger, ouvre sans prévenir au sommet du corps l'œil mythique qui fixe et traverse le vide infini du ciel.

Si Hitchcock m'a troublé, il a aussi sollicité un souvenir. J'ai connu à Strasbourg les sœurs de saint Vincent-de-Paul du temps où elles portaient les blanches cornettes baroques. J'étais fasciné quand, les jours de pluie, elles disparaissaient sous de vastes et austère parapluies d'homme. Elles sillonnaient, affairées et silencieuses, les avenues de l'Hospice Civil, et je suis monté plusieurs fois à l'étage du pavillon

des pharmaciens de cet hôpital, l'un des plus anciens d'Europe, me mêlant aux laborantines et aux préparateurs, à seule fin de les regarder passer sous les fenêtres. Vue d'en haut, la pluie qui tombait drue et tambourinait ces sombres formes paraboliques, représentait à mes yeux la manifestation de l'Esprit Saint dans sa volonté d'habiter les sœurs. En même temps, tous ces parapluies en contrebas du bâtiment reliaient les nonnes entre elles plus sûrement que ne les rassemblaient sous un même manteau le serment d'Hippocrate et les règles de leur congrégation.

Le parapluie garantit de la pluie mais intervient aussi dans des situations inédites, où l'improvisation s'impose. Grâce à lui, une personne en difficulté, sur le point de tomber, peut s'en sortir. Sur un des étroits sentiers qui longe sans interruption la Côte normande, et que l'on prend comme on s'engage sur un chemin de ronde, j'ai vu un homme asphyxié par le vent, penché sur le vide, qui agitait son parapluie ouvert pour éviter la chute. A travers le spectacle de cet inconnu, déstabilisé sur les hauteurs d'une falaise, se rejouait le drame de la verticalisation humaine. Et à nouveau je retournais la question que me posait la station debout propre à l'homme : comment l'interpréter ? En direction du ciel vers lequel elle tend, ou à partir du sol, comme le propose Georges Bataille, convaincu que l'espèce, pour s'élever physiquement, s'était en priorité concentrée sur le gros orteil ?

Je salue ici tous ceux, jeunes et vieux, pour qui l'équilibre et la chute sont de vraies questions. Je pense au petit d'homme qui fait ses premiers pas et se sent porté par une épreuve qu'il s'agit de traverser et qui va se répéter et prendre les formes les plus inattendues. Je pense au danseur aux multiples centres de gravité, qui danse et se transforme en dansant. Je pense à l'envolée de la danseuse qui doit retomber sur une seule jambe, en équilibre fragile. A Charlot immigrant, parti à la conquête de l'Amérique, qui tourne en rond et se rattrape juste avant la chute. Et je n'oublie pas les acrobates, les alpinistes, les surfeurs, les ouvriers qui travaillent sur les toits, les laveurs de vitres inaccessibles, et tous les équilibristes dont c'est le métier de tutoyer l'équilibre du bout du pied.

Car j'en ai vu, des funambules qui progressaient dans les airs, avec leur balancier, en regardant droit devant eux comme des somnambules. C'est ce long bâton horizontal, pesant mais souple, que le public fixait des yeux quand il suivait dans les nuages la progression de ces curieux aventuriers. Mais sous le chapiteau on retrouve le parapluie d'artiste. C'est avec lui que l'équilibriste renouvelle son numéro. Sa prestation n'a rien d'harmonieux. Ce qui plaît, c'est le côté saccadé, discontinu, au bord de la rupture, de l'exhibition, et l'illusion que crée cet homme vif et nerveux de remuer au-dessus de son crâne, quand il accélère son programme sous les projecteurs, deux, trois parapluies plutôt qu'un seul.

J'ai revu récemment des dessins réalisés par des enfants pendant la deuxième guerre mondiale, dont ceux du petit Richard, exécutés chez Mélanie Klein durant les quelques séances qu'il avait passées avec la psychanalyste. On a de lui des batailles navales, des combats aériens, mais nous savons aussi, par l'auteur d'*Envie*



et Gratitude, qu'en dépit de son jeune âge, Richard avait une vision d'ensemble remarquable des conflits qui agitaient l'Europe et le monde, et qu'il était capable de redistribuer jour après jour, sur des cartes d'état-major qu'il inventait, les points chauds, les poches de résistance et les positions respectives des alliés et de l'ennemi allemand. Richard vivait dans un monde dangereux, mais c'est d'en haut surtout que venait la menace et qu'il se sentait regardé. Le ciel qu'il dessinait était encombré, bruyant, et les croquis racontaient les bombes, les foudres qui

tombaient, les obus, les fusées, les balles, les avions déboussolés qui dégringolaient en zigzaguant, les parachutes ouverts au milieu de boules de feu. Madame Klein réduisait imperturbablement cette épopée parlée et dessinée à un drame œdipien, et c'est l'ombre du père castrateur qui effleurait l'enfant en train d'évoquer les coups qui pleuvaient sur sa tête.

Richard devenu adulte a peut-être gardé de la guerre le souvenir d'une époque où il aura été un fils craintif, surveillé, mais malin, valeureux, fier d'être Anglais, heureux d'avoir rencontré Madame Klein, et conscient des conflits traversés. Mais le voici qui revient, tiré à quatre épingles, ouvrant son parapluie dans Londres sous la pluie. Un parapluie peut en cacher un autre. Le ciel est menaçant. Va-t-il lui tomber sur la tête ? Pour l'heure, c'est une autre histoire.

J'avais rendez-vous récemment devant le musée d'Orsay. En remontant le quai pour rejoindre la personne qui m'attendait à l'entrée, j'ai avisé des SDF, quatre ou cinq, qui campaient, serrés contre l'important bâtiment, le dos au mur. Je sentais qu'ils étaient là, mais c'est à peine si je devinais leur présence : ils s'étaient isolés derrière des parapluies posés sur le sol, et alignés provisoirement face à la Seine, à la circulation, au bruit, au vent. Ils entretenaient – depuis combien de temps ? – au pied de l'ancienne gare d'Orsay, ce lourd édifice jamais complètement métamorphosé en musée, de petits abris précaires, des chez-soi improbables, à deux pas du passage des piétons, des cyclistes, des voitures, des bateaux-mouches. C'était une utilisation à peine détournée du parapluie : un parapluie paravent, un rempart de toile, un bouclier.

Il y a bien longtemps que les mots « parapluie », « pébroc », « pépin », « riflard » sont rentrés au dictionnaire. Les définitions sont copiées les unes sur les autres. On décrit l'objet, on parle de pluie, on varie les expressions pour dire la protection (s'abriter, se garder de, se garantir de). Puis on passe au sens figuré, concrétisé par un exemple, comme celui que je viens de prélever dans un quotidien : « Ce ne serait pas la première enquête ouverte sous le feu médiatique pour faire parapluie, puis pour être plus tard classée sans suite discrètement. » Or voici que la famille des parapluies s'agrandit d'un petit dernier. Que va faire le *Robert* ? Le mot, hélas, ne fait pas rêver, il est même incongru, mais il désigne un parapluie nouvelle génération, dans la lignée des parapluies-boucliers, et conjugue archaïsme millénaire et technologie de pointe. Son nom : « parapactum » ! Ne soyez pas naïf, il ne s'agit pas de protéger la France d'en-bas. C'est un ovni, né dans un bureau d'étude du ministère de

l'Intérieur. Des chercheurs, des experts, des militaires ont uni leurs connaissances pour anticiper les tempêtes à venir. Pour l'heure, l'engin équipe les groupes formés pour abriter les puissants ; il est l'attribut de la future garde rapprochée de « la Haute », ceux qu'on appelle les « Hautes Personnalités ». Le parapactum est un parapluie blindé, dont le dictionnaire de demain devra décrire la toile de grande envergure, en kevlar, la fibre synthétique des gilets pare-balles, tenue par une armature en titane et reliée à un manche en fibre de carbone. C'est le bouclier du premier cercle. Il repousse les pavés, le feu et les flammes, il fait écran aux jets d'acide, et encaisse l'acier, les barres de fer, les cocktails Molotov. Ce produit des avancées-retards de nos sociétés hypermodernes vaut entre 7 000 et 20 000 euros. Aux dernières nouvelles, l'Elysée en aurait commandé une dizaine. Face au bouclier qui arrête toutes les flèches, rêvons du javelot qui transperce tous les boucliers.

Je trouve dans les colonnes d'un journal une note qui fait état de la disparition d'une *rock star*. Le chroniqueur écrit que le chanteur a coupé le téléphone. Une autre expression me vient à l'esprit : on dit d'une personne qui vient de mourir qu'elle « a fermé son parapluie ». Cette formule contient une philosophie. Ce qu'elle dit, c'est que chacun reçoit sa part de joies et de peines, et qu'il y a une place pour l'amour, une autre pour les larmes. Fréhel et Piaf ne chantaient pas autre chose. Un parapluie, ça se déploie, ça se replie, c'est selon. Et puis, un jour, le parapluie d'un tel ne s'ouvre plus. Pour lui, la tempête s'est éloignée pour toujours, et l'accessoire est à jamais superflu. Ce que la chanson réaliste ne dit pas, c'est que les dieux se passent de parapluie, et que ceux qui l'ont compris ont enterré le leur.